

Sommeil du fils

Ce texte a fait l'objet le 8 novembre 2020 d'une diffusion sur France Culture, réalisée par Laure Egoroff.

Conseillère littéraire : Céline Geoffroy

Adaptation radiophonique : Julien Gaillard

Interprétation : Dominique Valadié, Thibault Vinçon, Julien Gaillard

Et les voix de : Mathilde Panis, Zoé Besmond de Senneville, Louna Klanit, Flore

Babled, Guillemette Cremese, Bastien Bouillon, Elie Triffault, David Brémaud,

Léo Grange, Pierre Saget

Création musicale : Anthony Capelli

Bruitages : Bertrand Amiel

Prise de son, montage, mixage: Bernard Lagnel, Manon Houssin

Assistante à la réalisation : Laure Chastant

À ma mère, vivante

Ces fleurs ne sont plus pour moi, dit-elle.

Eugène SAVITZKAYA, *Mentir*.

DORMANCE : *bot.* repos, arrêt temporaire de la croissance d'un végétal, dû à de mauvaises conditions climatiques (froid...). Période de dormance.

Le Petit Robert.

PERSONNAGES

ELLE, 60-70 ans.

LUI, 30 ans.

MOI, 40 ans.

UNE FOULE DE JEUNES GENS.

*Lui et Moi sont la même personne à deux âges différents.
Le rôle de Moi peut être interprété par l'auteur lui-même.*

*L'action pourrait se dérouler dans un seul lieu. Une forêt,
par exemple. Ou une cuisine. Ou un train.*

*Il faudrait s'imaginer ces séquences prises dans une même
temporalité, continues. Ou presque simultanées. Prises, en
tout cas, dans un même mouvement, que rien ne viendrait
interrompre. (Il faudrait – car il ne faut rien.)*

*Les horaires entre crochets correspondent au temps qu'il
faut pour se rendre, en train, du village à Paris.*

On peut décider de ne pas jouer l'épilogue.

FIN DE LA CHAMBRE

La foule est peut-être toujours là, plus ou moins visible. Elle est constituée d'un nombre important de personnes, qu'on ne peut pas calculer précisément. (Il faudrait, pour ce faire, en connaître à l'avance le chiffre exact.) Flous, les visages et les corps sont à la fois singuliers et anonymes. Des reflets dans un miroir couvert de buée. On voudrait se retourner pour apercevoir l'origine de ces présences, découvrir la foule qu'on aurait derrière soi. Mais rien, il n'y a personne. Aucun secret. Ils sont devant, toutes et tous.

La foule s'estompe ou grandit, mais si lentement qu'on ne s'en rend pas compte. Sa croissance, ou son déclin, a l'allure des arbres, de l'herbe ou des enfants ; à force de les avoir sous les yeux, on ne les voit pas se transformer.

La foule est omniprésente. En nous et hors de nous. Elle bat comme un pouls.

Parfois, on pourrait, dans la foule, reconnaître quelqu'un. Comme on découvre une ressemblance sur un visage croisé au hasard d'une rue, d'un transport en commun ou d'un attroupement. Le reflet de ce qui nous hante. De ceux et celles qui nous occupent la tête sans qu'on le sache.

La foule ne disparaît jamais complètement car il est presque impossible de se représenter la disparition d'une foule.

D'une personne, oui.

D'une dizaine de personnes, peut-être.

D'une centaine, difficile.

De plus d'une centaine, impossible.

Ne parlons pas du reste.

MOI. – Dans le miroir de la chambre, il y avait, paraît-il, trois ombres qui couraient. Trois reflets éteints qui ondu-laient comme des algues. La chambre n'existe plus. Elle a, depuis longtemps, disparu. On l'a transformée. On a déménagé les vieux meubles, secoué la poussière, repeint les murs, plaqué du lambris sur les fissures. On a ouvert les volets. On a fait tomber les parpaings qui bouchaient la fenêtre du fond. On a retrouvé la lumière du nord et les sapins. On s'est instruit. On a chassé les animaux des combles. Rats, musaraignes, belettes. On a repris l'air qui nous manquait. On a refait une vie dans la chambre abandonnée. On s'est libéré de tout ça. Des premiers cauchemars à gueule de rat. Des oiseaux morts. Des chauves-souris momifiées entre les volets. On a sham-pouiné la moquette, passé les vitres au white-spirit, gratté les projections de plâtre et d'enduit. On a refait la chambre. On a chassé les ombres, crevé la nuit – factice – de ces reflets éteints. Nous voici maintenant dans la lumière lucide d'un printemps. D'un premier printemps. Un sexe a poussé entre les jambes des garçons. Du liquide s'en extrait par grandes giclées collantes, et fleurissant dans l'air. Les garçons courent dans le jardin, franchissent la clôture, se moquent des distances, font ce qu'ils veulent des pluies de mars – des *giboulées*, comme il est écrit sur le calendrier. – Quel calendrier ? – Celui, emballé dans

un plastique, où l'on voit des femmes marcher sous des ombrelles près de petits singes tenus en laisse ? – Celui-là. Au fond de l'image, derrière le bras d'un fleuve : un bois de pins (parasols), un cèdre et une toute petite figure assise au pied d'un tronc, qui dort, dirait-on. Voici leur enfance, sous le plastique du calendrier. Un rond pour la tête, deux bâtons pour les bras, deux autres encore pour les jambes, un peu plus longs.

TÉLÉPHONE

ELLE. – À quelle heure tu arrives ?

LUI. – À sept heures et demie. 19 h 35.

ELLE. – On va te chercher à la gare.

LUI. – Merci. À tout'.

ELLE. – À tout à l'heure.

CARNET

ELLE. – Un matin, marcher seule dans la maison, aller dans la cuisine, ouvrir le frigo, prendre, sur une des étagères, une boîte métallique, en faire sauter, avec le pouce, la fermeture, chercher du regard le doseur en plastique dans la poudre noire, poser la boîte métallique près de la cafetière, ouvrir le couvercle de la cafetière, y déposer un filtre de papier blanc, le remplir de café moulu, aller à l'évier avec le récipient de verre, le remplir d'eau, retourner à la cafetière, la remplir d'eau, baisser le couvercle, poser le récipient sur sa base circulaire, appuyer sur le bouton de mise en marche. Attendre.

DEVANT LA PORTE DE LA CUISINE

LUI. – Pourquoi tu ne dors pas ?

ELLE. – Je n'y arrive pas. Et toi, pourquoi es-tu là ?

LUI. – Je me promène.

ELLE. – Tu ne dors pas ?

LUI. – Non, je n'ai plus sommeil.

ENTRETIEN

Dans la cuisine.

ELLE. – Tu vas encore nous parler de ton enfance malheureuse ?

LUI. – Arrête... Commençons.

ELLE. – Tu enregistres, là ?

LUI. – Oui. Commençons. Tu es prête ?

ELLE. – Oui.

LUI. – Tu es née quand ?

ELLE. – Tu le sais.

LUI. – Tu dois le dire.

ELLE. – Tu vas utiliser ce que je dis contre moi ?

LUI. – Tu crois que je peux utiliser ta date de naissance contre toi ?

ELLE. – Avec toi, on sait jamais. Et j'aime pas dire mon âge.

LUI. – Je peux la dire pour toi, si tu veux, ta date de naissance ?

ELLE. – Non. Je suis née le 16 octobre 1950.

LUI. – Où ?

ELLE. – À Paris, dans le quatorzième arrondissement.
LUI. – Tu as eu beaucoup de relations avant papa ?
ELLE. – De relations ?
LUI. – Amoureuses, sexuelles.
ELLE. – Ça commence bien ton histoire. Ça te regarde pas.
LUI. – Tu l’as rencontré à quel âge ?
ELLE. – Ton père ?
LUI. – Oui.
ELLE. – J’avais 23, 24 ans.
LUI. – 23 ou 24 ?
ELLE. – Tu es pénible.
LUI. – Alors ?
ELLE. – Disons 23.
LUI. – Tu as eu beaucoup de relations avant lui ?
ELLE. – Il faut vraiment que je réponde à ça ?
LUI. – Ça m’intéresse.
ELLE. – Ça t’intéresse ? Ma vie sexuelle t’intéresse vraiment ? Je croyais qu’on allait parler de –
LUI. – Pas ta vie sexuelle. Celle d’une génération.
ELLE. – Tu me prends pour une génération ?
LUI. – Tu es un exemple de cette génération, oui.
ELLE. – Tu fais de la sociologie maintenant ?
LUI. – Alors, tu as eu beaucoup de relations avant papa ?
ELLE. – Quelques-unes. J’étais jeune. Rien d’important.
LUI. – Par exemple ?
ELLE. – Un motocycliste.
LUI. – Un motocycliste ?
ELLE. – Un motard. Un gars qui faisait de la moto.

LUI. – Oui, ça j’ai compris. Il n’avait pas un nom ton « motocycliste » ?
ELLE. – Je te le dirai pas.
LUI. – Tu as oublié ?

Un temps.

ELLE. – Non.
LUI. – Tu as couché avec le motocycliste ?
ELLE. – Je te pose des questions, moi, sur ta sexualité ?
LUI. – Tu ne veux pas le dire ?
ELLE. – Non.
LUI. – Vous avez « flirté » alors, c’est comme ça que vous disiez ?
ELLE. – « C’est comme ça que vous disiez... » On dirait que tu parles d’une tribu lointaine.
LUI. – Parle-moi de ta jeunesse.
ELLE. – Ma jeunesse ? C’est vaste. Et c’est loin.
LUI. – Essaie.
ELLE. – Tu veux dire les émissions de télé qu’on regardait, les choses qu’on mangeait... ?
LUI. – Non, on s’en fout de ça. Comment tu as vécu ta jeunesse ?
ELLE. – Plus ou moins comme la tienne.
LUI. – Non. Nous on a grandi ici, à la campagne, dans les années 80, ça n’a rien à voir.

Un temps.

ELLE. – C’était une période joyeuse.
LUI. – Joyeuse ?

ELLE. – Oui. On s’habillait avec plein de couleurs, on écoutait de la musique... On n’était pas tristes comme les gens d’aujourd’hui –

LUI. – Merci.

ELLE. – Quoi merci ?

LUI. – Pour la précision de ton témoignage.

ELLE. – Non mais dis donc. Un peu de respect. Je suis pas historienne. Aide-moi, pose-moi des questions et je te répondrai.

LUI. – Tu as couché avec le motocycliste ?

CARNET

ELLE. – Un matin, aller dans la salle de bains, se déshabiller. Suspendre pantalon et chemise à la patère de la porte verrouillée. Enjamber le bord de la baignoire, poser un pied nu sur la faïence, frissonner. Debout, buste penché vers le robinet, faire couler l’eau, attendre qu’elle chauffe, approcher le pommeau de ses jambes, se mouiller les pieds, les cuisses. S’asseoir dans la baignoire, faire couler l’eau chaude sur ses cheveux, tête rejetée en arrière. Fermer les paupières.

ENTRETIEN

Dans la cuisine.

LUI. – On pourrait parler d’un événement important qui a eu lieu pendant ta jeunesse.

ELLE. – Du genre ?

LUI. – Mai 68, par exemple. Tu vivais à Paris.

ELLE. – Tu sais, moi, je travaillais à l’école, il y avait le bac à la fin de l’année...

LUI. – Justement, comment tu as vécu tout ça ?

ELLE. – Ton grand-père nous avait interdit d’aller traîner dans le Quartier latin. Et c’était loin, le Quartier latin.

LUI. – Il y avait le métro quand même ?

ELLE. – J’avais 18 ans, j’étais pas majeure. Je te rappelle que la majorité c’était 21 ans à l’époque. Et, oui, c’était loin. Pour une fille de mon âge, prendre le métro, changer de quartier, c’était pas rien. Les gens bougeaient pas beaucoup à Paris, on restait dans nos quartiers. Et puis, il y avait la grève.

LUI. – D’accord. Donc pour toi Mai 68, c’est rien ?

ELLE. – Ah, non non non, je dirai jamais ça. On a senti les effets, mais après. Beaucoup de choses ont changé pour nous.

LUI. – Pour vous ?

ELLE. – Pour les gens jeunes, pour notre génération – puisque ça t’intéresse.

LUI. – En quoi, ça a changé ?

ELLE. – C’est dur à dire. On nous regardait plus de la même manière. On nous laissait un peu plus tranquilles. On nous écoutait. Mais ça faisait un moment que ça avait commencé, remarque. Même avant 68.

LUI. – C’est-à-dire ?

ELLE. – On sentait que la jeunesse qui était là n’appartenait plus tout à fait au monde d’avant, de nos parents. La rupture commençait à apparaître.

LUI. – Elle apparaissait où par exemple, cette rupture ?

ELLE. – J’en sais rien. Difficile de répondre comme ça.

LUI. – Essaie.

ELLE. – Tu vas encore te fichier de moi.

LUI. – Je dirai rien. Juré.

ELLE. – Dans la musique, par exemple.

Un temps.

LUI. – Continue.

ELLE. – On commençait à écouter des choses que nos parents ne comprenaient absolument pas.

Un temps.

LUI. – Continue.

ELLE. – Je crois que c'était nouveau, à ce point. Une incompréhension pareille. Ils ne comprenaient vraiment pas. Eux, ils écoutaient plus ou moins la musique de leurs parents.

LUI. – Quel genre de musique tu écoutais ?

ELLE. – Bah, comme tout le monde, les yéyés, *Salut les copains*, ces choses-là. Et les Beatles.

LUI. – Comment tu as découvert les Beatles ?

Un temps.

ELLE. – Ça t'intéresse vraiment ?

LUI. – Oui.

ELLE. – Bon... J'avais une correspondante anglaise. Tous les mois, elle m'envoyait des coupures de presse, des articles qui parlaient de ces garçons habillés étrangement. (Je dois encore les avoir quelque part, dans un tiroir de mon bureau.) Mais interdiction d'écouter ça chez nous !

LUI. – Tu les écoutais où, alors, les Beatles ?

ELLE. – Chez une voisine. On mettait la radio. C'était étrange d'ailleurs.

LUI. – Qu'est-ce qui était étrange ?

ELLE. – Que la radio s'occupe de nous, qu'elle s'adresse à nous comme ça. Elle nous parlait comme si on avait le droit d'exister, vraiment. Pas comme si on était des moitiés d'êtres humains. C'était un peu schizophrénique. D'un côté, il y avait nos parents qui nous interdisaient d'écouter ça, et de l'autre la radio qui nous encourageait tous les soirs. Il y avait des gens qui avaient plus ou moins notre âge et qui chantaient et qui semblaient heureux. On tremblait presque en écoutant ça. On était des copains. On se sentait compris.

LUI. – Le marketing avait bien fait son travail ?

ELLE. – Pas seulement. Bien sûr qu'un des buts de ce genre de trucs c'était de nous vendre des disques, des revues, des gadgets, des saloperies. Mais il y avait autre chose.

LUI. – Quoi ?

ELLE. – C'est dur à dire. On avait l'impression d'être les premières personnes jeunes du monde. Comme si avant nous, il n'y avait jamais eu de jeunesse. Quand ma mère parlait de sa jeunesse, par exemple, c'était pas une jeunesse. Elle vivait des choses d'adulte dans un corps d'enfant ou d'adolescente. Tu vois ce que je veux dire ?

LUI. – Je crois, oui.

ELLE. – Le travail, la brutalité, l'absence de loisirs, tout ça.

LUI. – Oui, je vois.

ELLE. – On oubliait presque, parfois, qu'on allait vieillir, être comme nos parents. On ne serait jamais comme nos parents. Jamais vieux. Jamais vraiment adultes.

LUI. – Tu es quand même devenue adulte ? Tu as vieilli ?